

LÉONORA MIANO

# La saison de l'ombre

roman

léonora  
miano

grasset



---

LÉONORA MIANO

LA SAISON  
DE L'OMBRE

*roman*

BERNARD GRASSET  
PARIS

---

*Aux résidents de l'ombre  
que recouvre le suaire atlantique  
À ceux qui les aimaien*

---

*Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?*

*Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?*

*La sentinelle répond :*

*Le matin vient, et la nuit aussi*

ESAÏE 21, 11-12.

*Ô quelle épopée future*

*ranimera nos ombres évanouies ?*

FRANKETIENNE, Ultravocal.

---

## *Aurore fuligineuse*

Elles l'ignorent, mais cela leur arrive au même moment. Celles dont les fils n'ont pas été retrouvés ont fermé les yeux, au bout de plusieurs nuits sans sommeil. Les cases n'ont pas toutes été rebâties après le grand incendie. Regroupées dans une habitation distante des autres, elles combattent de leur mieux le chagrin. Le jour durant, elles ne disent rien de l'inquiétude, ne prononcent pas le mot de perte, ni les noms de ces fils que l'on n'a pas revus. En l'absence du guide spirituel, lui aussi perdu et ne sait où, le Conseil a pris les décisions qui semblaient s'imposer. Des femmes ont été consultées, les plus âgées. Celles qui ne voient plus leur sang depuis de longues lunes. Celles que le clan considère désormais comme les égales des hommes.

Parmi les deux qui eurent le privilège d'être entendues après la tragédie, Ebeise, la première épouse du guide spirituel, a été particulièrement prise en compte. En tant que matrone, elle a assisté bien des parturientes. Elle a vu trembler certains des notables siégeant au Conseil alors qu'ils attendaient, l'extérieur de la case où une vie allait éclore, se mordant les lèvres, mâchouillant des herbes médicinales dans l'espoir de se calmer, murmurant des suppliques aux maloba<sup>1</sup> pour être délivrés de l'existence parmi les vivants, tant l'épreuve leur était insupportable. Elle les a vus se tenir le bas du ventre, faire les cent pas, la sueur dégoulinant du front, comme s'ils avaient eux-mêmes été en travail.

Elle les a vus fanfaronner quand on a montré le nourrisson aux mânes. Si l'enfant s'est présenté de la mauvaise manière ou, pire, s'il est venu au monde sans vie, l'accoucheuse a séché les larmes de ses pères, apaisé les angoisses devant l'interminable série de sacrifices à effectuer pour conjurer le sort. C'est elle encore, qui a préparé le mélange d'herbes devant servir lorsque les parents du mort-réussiraient scarifiés. Ici, on leur trace un symbole sur la peau, afin que la mort se souvienne qu'elle leur a déjà ravi un enfant. Enfin, cette femme a vu les sages fragiles, perdus. Il n'y avait personne, au sein de l'assemblée des anciens, qui puisse l'impressionner.

L'ancienne a donc eu l'oreille des notables. C'est elle qui a suggéré que soient logées sous le même toit, les femmes dont les fils n'ont pas été retrouvés. *Ainsi, a-t-elle déclaré, leur douleur sera contenue en un lieu clairement circonscrit, et ne se répandra pas dans tout le village. Nous avons fort à faire pour comprendre ce qui nous est arrivé, puis reconstruire...* Soucieux de ne pas être en reste, le chef Mukano, approuvant d'un hochement de tête le confinement des mères éplorées, a donné l'ordre que les hommes les plus vaillants inspectent la brousse alentour. Des indices pourraient y être trouvés afin de prévenir d'autres attaques.

Certains auraient voulu formuler des accusations. Relever des manquements à l'égard des ancêtres des maloba et de Nyambe Lui-même. Quelle autre explication devant un tel drame ? Les mécontents ont ravalé leurs protestations. Sans renoncer à exprimer leur sentiment, il leur a semblé judicieux de se montrer patients. Avant de décocher leurs flèches, ils attendront que les dégâts soient réparés. Ils éviteront ainsi qu'on ne les montre du doigt pour avoir fait pénétrer l'esprit de la discorde dans la case du Conseil. Pendant la conversation, le regard franc de la matrone a croisé, à plusieurs reprises, celui de l'adipeux Mutango. Dans les yeux globuleux du dignitaire, la femme a vu se lever des houles de colère. Elle n'a pas douté qu'elles se déverseraient sur le chef, à la première occasion. Les deux hommes sont frères par le sang. Venus au monde pratiquement le même jour mais nés de mères différentes, ils auraient pu, tous deux, prétendre occuper la chefferie, si les lois régissant ce domaine avaient été les mêmes. Chez les Mulongo, le pouvoir se transmet par la lignée maternelle. Seule la mère de Mukaranga était de sang royal.

Mutango a toujours vécu cela comme une injustice. Il a souvent fait remarquer que ce régime reposait sur une incohérence. Si les femmes sont considérées comme des enfants jusqu'à ce qu'elles atteignent l'âge de la ménopause, il est absurde qu'elles transmettent la prérogative de régner, même si ce sont les hommes qui exercent l'autorité suprême. Jusque-là, le frère du chef n'a pas réussi à faire modifier la règle, mais en ces temps troublés, il saura trouver des alliés pour lui prêter main-forte. Ebeise se méfie. Enfin, c'est après une décision du Conseil qu'une partie des femmes de la communauté ont été rassemblées dans la même case. Celles dont les fils n'ont pas été retrouvés. Pour celles qui, comme l'accoucheuse, n'ont pas revu leurs époux, l'éloignement et le confinement n'ont pas été jugés nécessaires. Elles ne sont que deux. La seconde, Eleke, la guérisseuse du village, a été frappée par un mal mystérieux le lendemain de l'incendie. Durant la réunion des anciens, au moment de prendre la parole, elle a perdu connaissance. Il a fallu la transporter chez elle. Nul ne l'a revue depuis.

\*

Le jour s'apprête à chasser la nuit, sur les terres du clan mulongo. Les chants d'oiseaux annoncent la lumière ne se sont pas encore fait entendre. Les femmes dorment. Dans leur sommeil, il leur arrive une chose étrange. Comme leur esprit navigue dans les contrées du rêve qui sont une autre dimension de la réalité, elles font une rencontre. Une présence ombreuse vient à elles, à chacune d'elles, et chacune reconnaît entre mille la voix qui lui parle. Dans leur rêve, elles penchent la tête, étirent le cou, cherchent à percer cette ombre. Voir ce visage. L'obscurité, cependant, est épaisse. Elles ne distinguent rien. Il n'y a que cette parole : *Mère, ouvre-moi, afin que je puisse renaître*. Elles reculent d'un pas. On insiste : *Mère, hâte-toi. Nous devons agir avant le jour. Autrement, tout sera perdu*. Même les yeux fermés, les femmes savent qu'il faut se garder des voix sans visage. Le Mal existe. Elles savent se faire passer pour autre qu'il n'est. De l'aube à l'aube, leur sang crie vers l'être dont elles retrouvent les intonations. Cependant, que faire sans certitude ? Un grand malheur vient de s'abattre sur le village. Elles refusent d'être la cause de souffrances plus terribles. Déjà, elles ont été écartées du groupe, éloignées comme des malfaisantes.

Bien sûr, on leur a expliqué, c'est la matrone qui s'en est chargée, que la mesure serait provisoire et ne durerait que le temps, pour les anciens, de mieux cerner la situation. Ensuite, elles pourraient

regagner leurs foyers. Cela n'a pas suffi à les rassurer. Elles marchent tête baissée. Se parlent peu. Ne voient pas leurs plus jeunes enfants, laissés sous la surveillance des coépouses. Quand vient l'heure de repos, elles posent la nuque sur un appuie-tête en bois pour préserver les coiffures élaborées qu'elles continuent d'arborer, espérant aussi qu'il garantisse la qualité de leurs songes. L'instant dévolu au rêve s'aborde avec la solennité d'un rituel. Le rêve est un voyage en soi, hors de soi, dans la profondeur des choses et au-delà. Il n'est pas seulement un temps, mais aussi, un espace. Le lieu du dévoilement. Celui de l'illusion parfois, le monde invisible étant aussi peuplé d'entités maléfiques. On ne pose pas sa tête n'importe où, lorsque l'on s'apprête à faire un songe. Il faut un support adéquat. Un objet sculpté dans un bois choisi pour l'esprit qu'il abrite, et sur lequel des paroles sacrées ont été prononcées avant qu'il ne soit taillé. Même en ayant pris toutes ces précautions, il n'est pas conseillé de se fier à une voix que l'on pense avoir identifiée.

D'un même mouvement, les femmes se retournent. Le geste est nerveux. Elles n'ouvrent pas les yeux. La voix se fait pressante, s'évanouit. Les derniers mots résonnent dans leur esprit : ... *devant le jour. Tout sera perdu.* Les paupières closes laissent filtrer des larmes, tandis qu'elles glissent une main entre les jambes, plient les genoux. Elles ne peuvent s'ouvrir comme cela. Se laisser pénétrer par une ombre. Elles pleurent. Cela leur arrive à toutes. Là, maintenant. Si l'une d'elles a eu la faiblesse de se déverrouiller, les autres n'en sauront rien. Aucune ne parlera de ce rêve. Aucune ne prendra un frère sœur à part pour lui chuchoter : *Il est venu. Mon premier-né. Il m'a demandé...* Elles ne prononceront pas les noms de ces fils dont on ignore le sort. De peur que le Mal ne s'empare de cette vibration particulière. S'ils sont encore en vie, la prudence est de mise. Ces noms ne les quittent pas. Ils chantent en elles de l'aurore au crépuscule, les poursuivent ensuite quand elles dorment. Parfois, elles n'ont rien d'autre à l'esprit. Elles ne les énonceront pas. On les a déjà mises à l'écart, pour que la plainte de leur cœur ne vienne pas empoisonner le quotidien des autres. Les chanceux qui n'ont perdu qu'une case, quelques objets.

Elles ouvrent les yeux. Peu avant le chant matinal des oiseaux. L'ombre tarde à se dissiper. Elles ont l'impression d'être encore en train de rêver, ne parlent pas, feignent de dormir, tant que le jour n'est pas levé. Bientôt, elles se lassent de cette simulation, ne peuvent garder les yeux fermés. Leur regard erre dans l'obscurité. Certaines croient distinguer les motifs de la natte d'esoko sur laquelle elles sont étendues, les fibres qui se croisent, les carrés brodés avec de fines nervures de feuilles. Elles sont immobiles. La nuque toujours appuyée sur le repose-tête. Les mères de ceux qui n'ont pas été retrouvés songent, un instant, qu'il est heureux que la case du maître sculpteur n'ait pas été entièrement détruite. On a pu sauver, à temps, des éléments indispensables. C'est pour cette raison qu'elles ne sont pas obligées de rouler leur natte pour y poser leur tête, tandis que le reste du corps resterait allongé à même le sol.

La lumière rechigne à s'installer. Elles le voient à travers la porte ouverte sur l'extérieur. La case qui leur a été attribuée ne ferme pas. Elles tressaillent imperceptiblement dans l'attente du jour. Alors elles sortiront. Vaqueront comme si de rien n'était à leurs occupations. Se demanderont, sans rien exiger, s'il leur sera bientôt permis de rejoindre leurs familles. Elles n'échangeront que des paroles banales, celles qu'on dit en exécutant les tâches domestiques. Les mots que l'on prononce lorsque l'on pile des tubercules à deux. Quand on rassemble des fibres végétales pour confectionner un dibato ou une manjua. Pour l'instant, elles attendent. Scrutent l'obscurité, à l'intérieur et à l'extérieur de la case commune. Les femmes dont les fils n'ont pas été retrouvés ignorent que, dans le ciel, le soleil a déjà pris ses quartiers. Il irradie sous le nom d'Etume, sa première identité. Au fil de la journée, il deviendra Ntindi, Esama, Enange, marquant, à travers ses mutations, la course quotidienne du temps.

C'est Ebeise qui, la première, découvre le phénomène. Elle a pour habitude de se lever devant le jour, afin de préparer le repas de son homme. Il ne prend, à l'aurore, que les mets cuisinés par sa première épouse. Aujourd'hui, elle ne lui servira rien. Il a disparu, la nuit du grand incendie. Le clan est privé de son guide spirituel. Elle regarde. Refoule crainte et colère, tente de comprendre. La chose est inédite. La femme quitte avec discrétion sa case, pour se diriger vers la demeure de Musima, son fils aîné. Ces temps-ci, il couche sous un arbre au fond de leur concession. Lorsqu'elle atteint ce lieu, il ne dort plus, fait brûler des écorces en récitant des incantations. Il ira ensuite interroger les ancêtres, déposer quelques victuailles au pied des reliquaires, s'enduire les mains d'huile pour masser, avec humilité, leurs têtes en bois sculpté. La disparition de son père est inexplicable. Un homme tel que lui ne s'évanouit pas dans la nature. La mort elle-même ne saurait le surprendre. Il doit la deviner de loin. Connaître le moment exact. Avoir tout laissé en ordre, bien avant le fatal tête-à-tête.

Le fils du ministre des Cultes et de la matrone semble préoccupé. Il s'apprête à interroger le ngam une fois de plus. Son cœur n'est pas en paix. Il se sent faible parce que son père a disparu avant de lui enseigner tout ce qu'il faut savoir. Il a eu beau l'appeler pour le voir dans ses rêves, l'homme ne s'est pas présenté. Une fois, il a cru entendre sa voix. Elle s'est trop vite éteinte. Ce n'était qu'un souffle dans le vent, un écho lointain. Musima sait que son père a le pouvoir, où qu'il se trouve depuis l'incendie, de se jouer des distances. Un esprit comme le sien ne tarderait pas tant à se manifester, moins d'un cataclysme. Et s'il n'avait plus été de ce monde, son fils l'aurait senti venir en lui il y a déjà plusieurs jours. Au son des pas de sa mère, il lève les yeux. Elle lui fait signe de ne pas dire un mot, s'approche. La femme n'a pas fait sa toilette du matin. Autrement, sa peau luirait d'huile de njabi parfumée. Elle se serait passé une poudre d'argile rouge sur le visage, pour se protéger du soleil. L'ancienne a enfilé à la hâte sa manjua, l'habit que tous ont revêtu en signe de lamentation, depuis le grand incendie. On le retirera une fois la reconstruction achevée. Alors, on partagera le dindo, repas offert au sortir de l'épreuve. La matrone n'arbore aucune parure. Seul un pendentif qui ne la quitte jamais lui orne le cou. L'amulette bouge entre ses seins nus, comme elle avance.

L'homme se lève, baisse la tête en signe de respect. Ebeise chuchote : *Fils, viens voir ça. Viens avant que le peuple tout entier...* Elle le tire par le bras. Inutile de marcher longtemps. La chose est visible de loin. La femme pointe le doigt en direction de la case où sont regroupées celles dont on n'a pas revu les fils. Une brume épaisse plane au-dessus de l'habitation. Si une telle curiosité existait, on pourrait la décrire comme une fumée froide. Cette opacité prolonge la nuit autour de la demeure. Quand le jour s'est levé, à quelques pas de là. Mère et fils regardent. Rompant le silence, Musima balbutie : *Crois-tu qu'il s'agisse d'une manifestation de leur douleur ?* Elle hausse les épaules : *Non, nous voulons en avoir le cœur net, il faut les interroger. Et nous devons agir avant que Mutango ne saisisse l'occasion de mettre le monde sens dessus dessous.* Ils échangent à nouveau un regard. Faut-il aller observer la chose de plus près ? La masse fuligineuse semble s'être figée au-dessus de la case, mais elle pourrait bien fondre sur quiconque voudrait l'examiner. Ils hésitent. Au bout de quelques instants, Ebeise se résout à s'avancer vers le lieu où sont logées celles dont on n'a pas revu les fils. C'est alors qu'une silhouette se dessine au loin, surgissant de derrière l'habitation. La vue perçante de la matrone lui permet de reconnaître l'adipeux Mutango. *Tsst, fait-elle agacée, le vent est déjà au courant. Peut-être même y est-il pour quelque chose. En tout cas, il ne doit pas les voir avant nous. Fils, prends tes responsabilités. En l'absence de ton père, tu es le maître des mystères.*

Musima avance vers l'ancien avec le plus d'autorité possible, tentant de discipliner le tremblement de ses jambes. Il ne se sent pas prêt à endosser ce rôle, n'est pas légitime, tant que son père ne lui est pas au moins apparu en rêve. Tant que son esprit n'est pas descendu en lui pour léguer son savoir.



avant de gagner l'autre monde. Que faire une fois arrivé sur le seuil de cette case ? Quelle question poser ? Pour se rassurer, il caresse le talisman qui pend à son cou depuis toujours, un objet que son père a façonné, chargé lui-même, avec le secours des ancêtres. Sa mère le suit de près. Ils sont encore à une bonne longueur du lieu, quand le notable lève la tête, les voit. Mutango sait qu'il ne faut pas esquiver un geste de plus. Ne pas s'en aller, surtout. Ebeise n'hésitera pas à réunir le Conseil pour tout lui mettre sur le dos. Il attend. Ne semble pas se soucier de la noirceur qui lui masque pourtant la vue du ciel.

L'accoucheuse s'arrête à l'endroit exact où le jour rencontre la nuit. Son fils en fait autant. Aucun n'est pressé de rejoindre le notable qui la fixe du regard. Ils se jaugent un moment sans rien se dire. Puis, se tournant vers son fils, la femme murmure : *Fais-les sortir. Ne pénètre pas dans la maison. Appelle-les.* La case où sont les femmes est assez distante de la plupart des habitations. L'homme peut se permettre d'élever la voix. Il convoque celles qui résident sous ce toit, répète comme une litanie la suite de leurs noms. Pendant ce temps, la matrone et le dignitaire continuent de s'observer. Ils n'ont pas échangé les salutations d'usage, ne s'en soucient guère. Leur attitude est celle de points cardinaux ne valant que l'un par l'autre, nécessaires à l'équilibre de misipo, et pourtant contraints de ne pas se toucher, sous peine de faire basculer le monde dans le chaos. Musima psalmodie les noms de celles dont les fils n'ont pas été retrouvés.

\*

Elles ne peuvent ignorer cet appel. Toutes le perçoivent. Puisqu'elles ne dorment plus, il ne s'agit pas d'un rêve. L'une d'elles, Eyabé, chuchote : *Vous entendez ?* Les autres acquiescent en sourdine. Celle qui a parlé dit : *Il ne faut pas répondre, mais nous devons savoir s'il y a vraiment quelqu'un là dehors.* Il est dangereux de répondre à un appel dont on ne sait, avec certitude, de qui il émane. Il est mieux est d'aller voir. Aucune n'ira seule. Elles se lèvent doucement, se rassemblent au centre de la pièce, s'interrogent sur la manière de procéder pour qu'aucune ne soit plus exposée que les autres. Eyabé propose : *Nous allons fermer les yeux, nous serrer les unes contre les autres, marcher à petits pas pour passer la porte. Une fois que nous serons toutes sorties, je donnerai le signal. Nous rouvrirons les yeux ensemble.* Ainsi, elles affronteront en même temps la personne ou l'esprit qui les sollicite avec tant d'insistance.

Les dix femmes s'enlacent. D'abord deux. Une troisième les rejoint. Puis une quatrième. Jusqu'à former une grappe, comme les graines de njabi sur les branches qui les supportent. Elles ferment les yeux, baissent la tête. Cela ne fait pas partie des consignes, mais elles s'exécutent spontanément. Les trois étages de leur coiffure en cascade, multipliés par dix, forment une large corolle, chaque palier évoquant un pétale recourbé. Depuis que leurs fils n'ont pas été retrouvés, elles ne sont qu'une seule et même personne. Toutes auréolées d'un même mystère. Les anciennes rivalités n'ont plus cours. Auparavant, certaines auraient refusé cet amalgame épidermique. A présent, la seule chose qui leur importe est de ne pas chavirer. Pour cela, il faut suivre le rythme. Etre vraiment avec les autres. Epouser leurs mouvements. Les prévoir. Entrer dans le souffle des autres. Partager l'inspiration et l'exhalaison. La sueur. Les secrètes réminiscences de la nuit passée. Elles prennent leur temps.

S'agrippant les unes aux autres, elles partagent enfin ce que la parole interdit, puisqu'on ne doit pas énoncer ces choses. Elles s'étreignent comme on crie. Comme on sèche, dans l'intimité d'une case, l

larmes de l'amie éprouvée. Paupières closes, elles se voient, se connaissent, intensément. Prennent leur temps. Ralentissent pour prolonger ce moment. Elles n'ont pas pensé à enfiler leur manjua. C'est mieux ainsi, même si elles ne sont plus en âge de dévoiler intégralement leur nudité. Les épouses, les mères ne découvrent que le buste. Dehors, la voix les appelle toujours. Surtout ne pas régler, sur cette mélodie, la cadence de leur avancée. C'est d'elles-mêmes que doit venir le tempo. Combien de temps leur faut-il pour sortir ? Elles savent qu'elles sont dehors lorsqu'elles sentent le souffle léger du vent sur leur peau, la terre qui, contrairement au sol de la case, n'a pas été balayée, dépouillée de ses aspérités. Alors, elles s'arrêtent. Eyabe murmure un signal. Elles gémissent à l'unisson, à voix basse.

Les femmes dont on n'a pas revu les fils ont besoin de s'étreindre. Les yeux fermés. En silence. Nul ne se soucie de les consoler. Ce que l'on espère, c'est se préserver du malheur qui les frappe. Si leurs fils ne sont jamais retrouvés, si le ngambi ne révèle pas ce qui leur est arrivé, on ne racontera pas le chagrin de ces mères. La communauté oubliera les dix jeunes initiés, les deux hommes d'âge mur évaporés dans l'air au cours du grand incendie. Du feu lui-même, on ne dira plus rien. Qui goûte le souvenir des défaites ? Le peuple sait, dorénavant, qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Le village n'a été attaqué. Et la puissance des ancêtres, l'habileté des vieux guerriers, l'agilité des jeunes coqs, n'ont rien pu empêcher. Eyabe murmure le signal. Elles gémissent. Quand elles rouvrent les yeux, la nuit a dénoué les voiles dont elle entourait la case. L'oiseau du matin entonne son chant. Le jeune maître des mystères se tait. La matrone et le notable se décochent en silence des flèches enflammées. On croit qu'ils cherchent à se détruire, rien qu'en se regardant. Ils n'ont pas d'yeux pour celles qui ne savent s'il leur faut pleurer ou attendre. Elles se tiennent là, silencieuses, nues, se détachent doucement les unes des autres. Chacune est seule à nouveau. Le soleil installe ses radiances dans le ciel. Elles n'ont jamais eu si froid.

\*

Le fils de la matrone s'adresse aux femmes : *Nous devons parler*, ne les questionne pas sur l'étrange manière qu'elles ont eue de se présenter, collées les unes aux autres, paupières closes, tête baissée. L'homme dit qu'elles parleront à tour de rôle. Puisqu'elles ne sont pas autorisées à circuler dans le village, il restera ici. D'un geste de la main, il prie les aînés – sa mère et Mutango – de le laisser. Le notable ne bronche pas. Musima s'explique calmement : *En l'absence de mon père, c'est moi de faire ceci. Je suis prêt*. Ce n'est pas ce qu'il pense, mais c'est ce qu'il faut dire. Sa mère hochant la tête en signe d'approbation. Les anciens lui donnent le dos, s'éloignent, chacun de son côté.

L'homme fait asseoir les femmes devant la case. Elles forment une rangée qu'il compte ne pas perdre de vue. Pendant qu'il discutera avec l'une, il veillera à ce que les autres n'échangent pas une parole. Chacune doit livrer sa vérité. Toutes acceptent ce principe. Cela fait maintenant plus de trois semaines qu'elles vivent ainsi à l'écart. Personne n'est encore venu leur parler. Personne n'a souhaité entendre ce qu'elles ont sur le cœur, ce que chacune garde pour elle. La bienséance interdit les épanchements. Il ne faut pas gémir sur le sort d'un enfant quand on a la chance d'en avoir d'autres quand on peut encore en mettre au monde. Il est malsain de cajoler sa propre souffrance quand ce qui compte, c'est le bien-être, la pérennité du groupe. On sait qu'elles ont mal. C'est pour cela que cette maison commune leur a été affectée.

Elles ont le droit d'éprouver de la peine. Pas celui d'embarrasser le clan avec tout ce chagrin, et

contaminer les personnes qui vivent quotidiennement à leurs côtés, de faire comme si l'enfant qui n'a pas été retrouvé représentait tout. Ces femmes sont comme les veuves, qui ne sont autorisées à reparaitre en société qu'au terme d'une certaine durée, après s'être soumises à des rituels parfois rudes. Elles ne sont pas des veuves. Il n'y a pas de mot pour nommer leur condition. On n'a pas revu leurs garçons après le grand incendie. Nul ne sait s'ils sont vivants ou morts.

\*

Musima commence ses entretiens. Il improvise, se convainc d'avoir choisi la procédure adéquate. Pour chacune, il pose les mêmes questions. Elles y répondent à tour de rôle. *Femme, comment as-tu quitté la nuit ? Bien, je te remercie. Femme, qu'as-tu à dire de l'ombre ?* Toutes ont la même réaction lorsqu'elles entendent cette interrogation. Elles le fixent longuement des yeux, certaines qu'il connaisse la teneur du rêve qui les a assaillies. Elles bredouillent : *Mwititi... Femme, qu'as-tu à dire de l'ombre ?* Neuf femmes sur dix répondent : *Mwititi est trompeuse. Elle est venue à moi, prenant la voix de mon... fils aîné. Celui qu'on n'a pas retrouvé. Je sais que ce n'était pas lui.* Elles se taisent après ces propos. Elles en ont trop dit. Il est difficile de peser ses mots, quand on n'a plus droit à la parole. On la laisse déborder.

Une seule répond : *L'ombre est tout ce qui nous reste. Elle est ce que sont devenus les jours.* C'est Eyabé qui prononce ces paroles. Elle ajoute : *Et toi, homme, qu'as-tu à dire de Mwititi ? Crois-tu que ça suffise que dix femmes soient reléguées dans un coin du village pour que la communauté y échappe ?* Eyabé soutient le regard perplexe de Musima, se lève sans y avoir été invitée. Pas une seule fois, elle n'a baissé la tête. Au lieu de rejoindre ses compagnes assises devant la case, elle se rend derrière l'habitation commune. Quand elle revient, elle s'est lavée, coiffée d'une couronne de feuilles, enduit le visage et les épaules de kaolin. Les autres femmes tressaillent à sa vue. L'homme réprime un cri. L'argile blanche, appliquée sur la face, symbolise la figure des trépassés qui viennent visiter les vivants. Le blanc est la couleur des esprits. Sans accorder la moindre attention à quiconque, Eyabé pénètre maintenant dans la case. Elle fredonne une complainte, tape doucement des mains.

Bientôt, elle ressort, vêtue d'un dibato en écorce battue. C'est un costume d'apparat, pas comme le manjua. Eyabé se dirige vers le centre du village, avance lentement. Chaque pas est une affirmation. Elle n'a rien à se reprocher. D'abord, c'est pour elle-même qu'elle prononce ces mots. Puis, elle le rénonce à voix haute, sans crier, inclut les autres femmes dans cette dénégation : *Nous n'avons rien fait de mal. Nous n'avons pas avalé nos fils et ne méritons pas d'être traitées comme des criminelles. C'était de partir à leur recherche qu'il s'agissait. Ils ne sont plus, à présent. Tels que nous les avons connus, nous ne les verrons plus...* Sa voix se brise, mais elle marche, tape des mains pour rythmer son chant, approche d'un premier groupe de cases, passe sans s'arrêter. Eyabé atteint la concession de sa famille. Depuis que le Conseil a décidé que celles dont les fils n'ont pas été retrouvés seraient éloignées, personne n'a cherché à la voir.

Quelqu'un la salue du bout des lèvres. Elle l'ignore, ne semble pas entendre, fait le tour de sa propre demeure. Derrière, dans une petite cour, il y a des arbres. Des makube. L'un d'eux a été planté le jour où son fils est venu au monde. Celui qu'on n'a pas revu. Celui dont il ne faut pas parler. Les morts sont constamment évoqués, au sein de cette communauté. Les vivants font l'objet de commérages incessants, de louanges quelquefois. Depuis le grand incendie, une nouvelle catégorie

d'individus est apparue : celle de ceux qui ne sont ni vivants, ni morts. On ignore ce qu'ils sont devenus. On accepte de vivre sans le savoir. Eyabe se love contre le dikube sous lequel son placenta a été enterré le jour où elle a donné naissance à son premier enfant, celui qui venait d'entrer dans l'âge d'homme lorsqu'il lui a été ravi. *Là où tu es, dit-elle, entendras-tu mon cœur t'appeler ? Je sais que tu as souffert. Hier, tu es venu dans mon rêve... Pardonne-moi de n'avoir pas compris tout de suite. Si tu reviens, je m'ouvrirai et t'abriterai à nouveau.*

Eyabe parle à son fils sans ouvrir la bouche. Les habitants de la concession l'observent, disent qu'elle a perdu la raison, la regardent se frotter le front contre l'arbre, le caresser. La femme pleure. Elle s'en accorde le droit. En fin de compte, elle s'écarte du dikube, fait un pas en arrière sans quitter des yeux. L'arbre tombe, comme arraché à la terre par une main puissante. On voit les racines et l'excavation qu'elles ont laissée. Pour le moment, Eyabe est la seule à savoir que la crevasse contient une plante. Une fleur comme il ne lui a jamais été donné d'en voir par ici. Une toute petite fleur qu'un enfant offrirait au regard de sa mère, pour qu'elle contemple la beauté des choses. La beauté, malgré tout, parce que le chagrin ne peut effacer ce qui a été vécu, l'amour donné et reçu, la joie partagée, le souvenir. La femme sèche ses larmes, se remet à chanter. Le dos courbé à présent, elle exécute une danse des morts, martèle de ses pieds nus la terre ocre, jusqu'au seuil de sa case dans laquelle elle pénètre.

De l'habitation, il ne reste que les piliers, la moitié du toit, un mur et demi. Peu importe. Eyabe n'attendra pas les consignes des anciens pour reprendre possession de son espace, de sa vie. Une fois dans l'intérieur, elle s'empare des nervures de lende qui, attachées ensemble, forment un faisceau végétal. Elle balaie le sol de sa case, déroule la natte qu'elle a elle-même tressée, l'étend sur le sol. Le long du seul mur encore intact, celui contre lequel la natte roulée avait été placée, des pots en argile, disposés en colonne, contiennent ses effets personnels. Elle en déplace quelques-uns, les pose à terre, jusqu'à ce qu'elle trouve celui qui l'intéresse. La fumée de l'incendie a recouvert les récipients d'une suie qui lui noircit la paume des mains. Regardant ses doigts sales, elle murmure : *Femme, qu'as-tu à dire à l'ombre ? Il suffit pourtant d'ouvrir les yeux, pour savoir quoi penser...* Dans un grand pot vide, Eyabe range son dibato en écorce de dikube. Elle l'avait revêtu pour aller saluer l'esprit de son fils, celui qu'elle ne reverra pas tel qu'elle l'a connu. Elle ne portera plus ce vêtement.

On l'épie. L'intérieur de la case est, en grande partie, ouvert aux regards. Les habitants de la concession, les siens donc, se tiennent immobiles, comme devant une étrangère. De temps à autre, on échange des paroles à voix basse. Elle s'appuie contre la moitié de mur ouvrant sur les restes de la maison voisine, celle d'Ekesi, sa coépouse, qui darde sur elle son regard inamical. Eyabe lui rend son affection en disant : *Je m'étonne, chère, que tu sois encore là à me regarder. Qu'attends-tu pour aller alerter le Conseil, exiger une ordalie ?* Se tournant vers les curieux attroupés dans la cour, Eyabe lance : *Que nul ne conçoive à mon sujet la moindre inquiétude. Je veux dire, précise-t-elle avec un faible sourire, que je ne suis pas soudain devenue malfaisante.* La femme voudrait s'exprimer davantage, plaider la cause de celles dont les premiers fils n'ont pas été retrouvés. C'est inutile. Elle le voit, le sent. La famille ne souhaite pas son retour. Les femmes, seules dans la concession avec leurs plus jeunes enfants, se croisent les bras sur la poitrine, dans une posture défensive.

Sans comprendre, les bambins perçoivent la tension qui épaissit l'atmosphère. Certains pleurent. La peur a élu domicile dans les regards, comme si sa présence en ces lieux suffisait à causer un nouveau incendie, à faire disparaître d'autres personnes. Musinga, son époux, doit être quelque part dans le village ou à l'extérieur, se chargeant de quelque mission confiée par le chef. S'il se trouvait ici, son attitude serait-elle différente ? Prendrait-il sa défense ? La femme se souvient qu'ils étaient ensemble

la nuit du grand feu. C'était le tour d'Ekesi, mais il avait feint de ne pas s'en souvenir. Lorsqu'elle avait tenté de lui faire entendre raison, il avait insisté : *Tu sais que je ne t'aime pas. Je ne t'ai épousée que pour plaire à mes parents... Devons-nous vraiment en parler ? C'est auprès de toi que mon cœur se repose.* Ce grand amour n'a pas amené l'homme à lui apporter son soutien. Autrement, il aurait bravé l'interdit, serait venu la voir dans la case commune, au moins une fois. Il ne l'a pas fait. Eyal vient de prendre une décision. A lui non plus, elle n'en dira rien.

\*

Le janea Mukano, la matrone et son fils sont assis sous l'arbre appelé buma. C'est un colosse à l'écorce épaisse, au tronc large, plus âgé que tous ceux qui peuplent ces terres. Son feuillage l'protège du soleil. Tous trois attendent les membres du Conseil. La disparition du ministre des Cultes complique la situation. Le chef, qui détient une partie des pouvoirs mystiques du clan, n'est pas habilité à remplacer le médiateur avec l'occulte. Mukano mâchonne pensivement une racine aya pour vertu d'éclairer l'esprit. Il ne l'a avoué à personne, mais ses entrailles sont saturées de ces fibres tant il en a absorbé depuis le grand feu. Cette nuit-là, lui et ceux de sa concession ont assisté, depuis la colline sur laquelle la chefferie est bâtie, à l'embrasement soudain du village. Il n'y avait plus rien à faire, quand ils ont pu rejoindre la population.

L'homme revit ces instants, se revoit bondir hors de sa couche en entendant la rumeur de provenance du village. Les flammes. Partout. Les cris. Se ruant vers la concession de son frère Mukano interrompt les ébats de l'énorme notable avec une fille si jeune que l'on devine qu'elle ne voit pas encore son sang. L'enfant pleure, se cache le visage devant le chef. Elle murmure : *Sang janea, je demande pardon... Il ne m'a pas laissé le choix...* Elle tremble de honte. De crainte. Bien qu'à son corps défendant elle s'est rendue coupable d'une transgression, redoute la sanction du Conseil. Le chef la fixe du regard, s'aperçoit alors qu'il s'agit d'une des filles de Mutango. Une enfant née de ses œuvres et qui, jeune ou pas, n'a rien à faire là. Mukano rugit : *Tu n'es qu'un animal. Nous verrons cela plus tard. Viens vite, le village brûle.*

Mukano songe qu'il a oublié, avec le grand incendie, de traduire son frère devant le Conseil. Etant donné son rang, il y a fort à parier que l'assemblée ne prononcera pas, contre lui, la sentence de bannissement requise en pareille situation. Cependant, il faudra le châtier. La fille devra témoigner. En aura-t-elle le courage ? Les gardes de Mutango ne parleront pas. Ils craignent trop leur maître. Les racines que mâche le janea doivent être consommées avec modération. Cependant, il n'a pas, plus qu'à ses sujets, l'esprit en paix. D'ailleurs, il a perdu le sommeil. Cet incendie, quelle qu'en soit la cause, est un sombre présage, l'annonce de tourments pour le clan. Parfois, il se demande à quoi lui sert d'exercer cette fonction. Ses décisions doivent être approuvées par la moitié au moins des membres du Conseil.

Depuis l'incendie, Mukano n'a pas réussi à faire passer l'unique mesure qui lui tient à cœur, plus encore que la reconstruction du village. Le chef aurait voulu que les guerriers de la communauté ne se limitent pas à rechercher des indices permettant d'expliquer l'évènement. Son désir était de leur envoyer plus loin qu'aux abords du village, chez le peuple bwele, jusqu'aux limites du monde, si nécessaire. Que tout soit tenté pour retrouver les disparus. Que les ancêtres, dont la seule ambition fut de voir prospérer leur descendance, ne soient pas abandonnés à travers ces fils enlevés. En dépit de

certitude acquise dès le lendemain qu'il ne s'agissait pas d'un accident, les membres du Conseil n'ont rien voulu entendre. Le janea soupçonne son frère de leur avoir farci le crâne d'idées mystiques, quand il est évident que ce sont des hommes qui ont agi. Des hommes dont il convient de sanctionner le crime. Depuis sa fondation, la devise du clan dit : *Je suis parce que nous sommes*. Pour la première fois, Mukano a le sentiment de l'avoir foulée aux pieds en ne parvenant pas à imposer sa volonté. Pour lui, ne pas tenter l'impossible pour retrouver les disparus, revient à livrer au néant un morceau de son même.

Trois semaines se sont écoulées. Aujourd'hui, il lui est plus que jamais nécessaire de consommer cette racine dite de la clairvoyance. Il a l'intention de passer outre à la pleutrierie du Conseil, et prendre la route avec les hommes de sa garde rapprochée. Ainsi, il ne lui sera pas reproché d'entraîner les guerriers, qui sont au service de tous, dans une entreprise hasardeuse. Oui, il arpentera à pied les chemins, fera tout ce qui est en son pouvoir pour ramener les fils perdus. Le janea avale le suc amer des racines. Recrache les fibres non loin de là. Regarde le vent les recouvrir d'une poussière rougeâtre. Ses deux compagnons, aussi silencieux que des pierres, affichent la mine lugubre de ceux qui auraient croisé, à peine levés le matin, l'ombre d'un mauvais génie venant d'accomplir ses basses œuvres. Mukano commence à se lasser d'attendre. Alors qu'il s'apprête à ouvrir la séance en dépit de l'absence des membres du Conseil, ils arrivent.

Les vieux ne sont pas pressés. Ils se sont manifestement réunis avant de se présenter devant lui puisque c'est ensemble qu'ils apparaissent. Seul Mutango manque à l'appel, ce qui n'est pas surprenant. Le chef a le sentiment d'avoir commis une erreur en ne recueillant pas, avant l'arrivée des anciens, les informations que la matrone et son fils souhaitent porter à la connaissance des notables. Après toutes ces années, il s'imagine toujours que la droiture, l'honnêteté, sont des valeurs supérieures. La ruse n'est pas son domaine. Il ne se permet aucun manquement à la morale, ne pratique pas la dissimulation. C'est à cela qu'il doit de n'avoir pas encore été destitué, en dépit de ses incessantes manigances de son frère. On n'a rien à lui reprocher. Après les salutations d'usage, la séance est ouverte. Mukano prend la parole : *Je vous ai fait demander, frères, parce que Musima et sa mère ont à nous dire. Vous vous en doutez, l'affaire concerne les dix dont les fils n'ont pas été retrouvés*. Se tournant vers l'apprenti ministre des Cultes, le chef conclut : *Nous t'écoutons*.

Musima a la gorge sèche. Le son qui s'échappe de sa poitrine comprimée par l'angoisse n'est qu'un filet souffreteux. Il parle de l'épais voile qui obscurcissait les lueurs du jour naissant. Les membres du Conseil frémissent en apprenant que le phénomène ne se produisait qu'au-dessus de la case commune. Il a donc fallu interroger ses occupantes. A toutes, il a posé cette question : *Femme, qu'as-tu à dire de l'ombre ?* Neuf sur dix lui ont donné la même réponse. Seule Eyabe, la dernière interrogée, a répondu différemment, osant demander ce qu'il avait, lui-même, à dire de Mwititi. Mukano le presse d'exposer le détail de ce qu'ont dit les femmes. Le nouveau ministre des Cultes s'exécute, reprend, mot par mot, les paroles entendues. Le Conseil reste coi. L'affaire est mystérieuse. Ebeise profite de l'embarras des hommes pour s'exprimer : *Je pense, déclare-t-elle, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, s'empresse d'incriminer Eyabe, au motif qu'elle seule a énoncé des propos personnels*. L'accoucheuse sait comment les choses se passent, lorsque les membres du Conseil n'ont pas idée de solutions à apporter. Ils vont au plus simple. Or, l'expérience démontre que la vérité est toujours plus complexe qu'il n'y paraît.

Pour elle, *Aucune de celles dont les fils n'ont pas été retrouvés, ne s'est rendue coupable d'une quelconque forfaiture*. Elle choisit ses mots avec soin, dans l'espoir que les notables ne prononcent pas leur sentence à la légère. L'un d'eux lui répond : *Femme, il est normal que tu prennes fait et cause*.

*pour tes sœurs, mais ton empathie ne saurait suffire à nous convaincre. Que dis-tu, quant à toi, à l'halo de noirceur qui entourait la case commune ? Il lui rappelle que, sans ses conseils avisés, ces femmes auraient regagné leurs concessions familiales après le grand incendie. Tu as bien fait de nous inviter à les éloigner, puisque les événements prouvent qu'elles étaient, effectivement, porteuses d'énergies néfastes. L'ancienne ne sait quoi dire, à propos du voile ténébreux qu'elle a vu au point d'aujourd'hui. Son intuition l'incite, néanmoins, à tout faire pour éviter que les mères éplorées ne soient accusées de sorcellerie, bannies du clan. Telle est la sentence, lorsque ni le cœur, ni la raison, ne trouvent le moyen de se rassurer. La personne chassée se voit remettre une main de makube, une outre contenant de quoi boire. En silence, on lui fait signe de quitter les lieux. D'aller le plus loin possible des terres du clan. C'est la procédure. Elle n'a pas été appliquée depuis des temps immémoriaux. Autrement, on se serait déjà débarrassé de Mutango. La matrone sent un frisson la parcourir à l'idée que celles dont les fils n'ont pas été retrouvés soient sommées d'aller se perdre dans la brousse, après la brousse, là où personne ne s'est jamais rendu. Elle ne le permettra pas.*

*La voix de l'ancienne est pleine d'autorité : La chose est simple. Elles pensent si fort à leurs enfants, qu'il leur a semblé les voir en songe. Or, la douleur est tellement intense que le rêve s'est fait nébuleux. C'est ainsi que j'explique cette ombre. Après tout, ajoute-t-elle, nous ignorons, lorsque nous dormons, de quelle manière nos pensées se matérialisent. Nous l'avons vu pour la première fois aujourd'hui, parce que ces femmes sont toutes rassemblées en un même lieu, et que la situation générale du village est inédite. Elle se tait. Le chef hoche la tête l'air pensif, s'enquiert des recommandations de Musima. Se raclant la gorge, le fils de la matrone s'efforce de mobiliser sa langue aride. C'est dans un souffle qu'il propose un rituel de purification pour les neuf femmes ayant apporté la même réponse à sa question. Sans lever les yeux vers sa mère dont il sent le corps se raidir près de lui, il dit : Je regrette, iyo, je ne partage pas ton avis, concernant Eyabé. Son attitude me paraît beaucoup dérangé...*

*Nous sommes tous mal à l'aise, lance l'accoucheuse, plus véhémement qu'elle ne l'aurait voulu. Douze hommes du village ont disparu après une attaque. Nous souffrons. Justement, il ne faut pas nous laisser aveugler par nos émotions. Chacun ici connaît le caractère d'Eyabé. C'est une femme particulière, qui règle rarement son pas sur celui des autres. Allons-nous la condamner pour cela ? Voici venu le temps de nous remémorer les principes qui nous gouvernent depuis toujours, de veiller les uns sur les autres, au lieu de rechercher, parmi nous, les coupables du drame. Après cette longue tirade, Ebeise tente de se calmer, rappelle à tous les dangers de l'injustice commise sciemment. Ce n'est pas notre fille, qui a allumé le brasier à cause duquel tant de villageois sont aujourd'hui privés de toit. C'est à ceux qui ont fait cela qu'il faudrait s'en prendre, au lieu d'évoquer je ne sais quels rituels de purification.*

*Le chagrin des mères n'est pas une souillure. Il est noble, tout particulièrement au sein de notre peuple, puisque c'est la maternité qui confère aux femmes un statut honorable. Nos hommes se félicitent d'épouser une femme ayant déjà enfanté. Ainsi, ils sont assurés de sa fertilité... Si j'ai demandé que nos sœurs, nos filles, ne soient pas immédiatement autorisées à regagner leurs concessions familiales, c'était aussi en raison du choc qu'elles avaient reçu. Par respect. Il n'aurait pu être question d'exiger qu'elles partagent la couche de leurs maris, se disputent avec leurs coépouses, s'occupent des autres enfants de leurs familles, alors que nous venions de comprendre que leurs premiers-nés venaient de leur être arrachés. Dans cette case commune, elles peuvent se recueillir. Se dire des choses qu'elles seules comprennent. J'espère, murmure la matrone, qu'elles ne parlent. L'ombre est aussi la forme que peuvent prendre nos silences.*

Ces derniers mots, Ebeise les garde pour elle. Ils résonnent dans son esprit, comme s'ils recelaient un message secret. Oui, Mwititi est la forme que prennent les silences. La chose est vraie, au moins pour quatre membres du Conseil. Depuis le début des discussions, ils n'ont pas ouvert la bouche. C'est à peine si on les entend respirer. Après s'être réunis chez Mutango à l'aurore, ils pensaient retrouver ici, sous le buma. En sortant de chez lui, ils sont allés chercher un cinquième homme, avant de se diriger vers le lieu du rendez-vous. La voix du gros notable manque à ces échanges. Aucun n'ose prononcer les paroles qu'il aurait dites : *Seule une ordalie nous apprendra si les femmes dont les fils n'ont pas été retrouvés ont appelé l'ombre.*

Les débats du Conseil s'acheminent vers une impasse. La matrone se sent soudain très vieille. Depuis l'incendie, elle n'a pas pris le temps de se pencher sur ses propres inquiétudes concernant le sort de son mari. Ebeise est fatiguée d'être un roc. Elle s'apprête à demander la permission de quitter la séance, quand un garçonnet apparaît. Porteur d'un message qu'il a refusé de communiquer aux hommes de la garde, l'enfant annonce que la dénommée Eyabe a regagné sa concession familiale. La voix du janea se fait entendre. C'est à la matrone qu'il s'adresse : *Femme, amène-la devant moi, elle souhaite lui parler.* D'un signe de la main, il fait approcher un des serviteurs qui se tiennent toujours à sa disposition, lui chuchote la consigne d'aller trouver Musinga, son meilleur détective : *Dis-lui que je veux savoir où est mon frère. Qu'il vienne ici me faire son rapport.*

\*

Devant la case commune, celles dont les fils n'ont pas été retrouvés sont en grande discussion. Le comportement d'Eyabe suscite des interrogations. Comme elle, certaines voudraient regagner leur domicile. Ce n'est pas en restant cloîtrées dans cette habitation qu'elles auront une chance de revoir leurs garçons. La matrone, qui se charge habituellement de rendre compte des débats du Conseil, n'y les a guère approchées. Tout au plus s'est-elle tenue là, le jour de leur installation dans la case commune, pour leur faire part des règles à suivre :

*Vous irez puiser votre eau tous les deux jours comme nous l'avons toujours fait, mais vous attendrez, pour cela, que vos sœurs du village soient rentrées de la source. Vous tirerez votre alimentation du champ qui se déploie derrière votre maison. Vous cultiverez cette terre, comme le font toutes les femmes de notre communauté. Pendant votre séjour ici, vous ne recevrez pas de viande. Tout ce dont vous aurez besoin est là... Une de mes coépouses a rassemblé des étoffes et des fibres dont vous ferez vos vêtements, vos nattes.*

L'ancienne a pris soin, pour leur lancer ces paroles, de se placer à bonne distance, comme elle l'aurait fait avec des inconnues rencontrées inopinément au détour d'un sentier. Pendant que la vie du clan reprend un cours normal, celles dont les fils n'ont pas été retrouvés ignorent ce qu'on a l'intention de faire pour savoir ce qu'il est advenu de leurs premiers-nés. Alors qu'elles se parlent véritablement pour la première fois depuis le grand incendie, leurs regards osent se tourner vers le village qu'elles s'interdisaient jusque-là de contempler, même de loin. Les jours qui ont suivi le feu lorsqu'il a été décidé qu'elles seraient mises à l'écart, elles se sont prises à penser qu'elles avaient mérité cette sanction. La disparition de leurs fils ne pouvait être une coïncidence. Il fallait qu'elles soient rendues coupables de quelque chose, même sans le savoir.

On ne leur a pas expliqué que la case commune devait abriter leur chagrin, jusqu'à ce qu'il soit



certain que la douleur, désormais domptée, ne se transmettrait pas aux familles. Personne n'a proposé aux femmes dont les fils n'ont pas été retrouvés de chanter, de danser leur peine, afin de mieux dépasser. C'est pourtant la tradition ici. Personne ne leur a dit si elles pouvaient pleurer. Les larmes sont réservées à ceux dont on a vu les corps sans vie. On ne leur a laissé que le silence, la solitude. On ne leur a laissé que cette absence à laquelle on ne peut adresser les paroles du deuil, ces mots qui disent l'acceptation avant d'ouvrir le passage vers l'autre monde : *Nyambe seul est maître de ces choses. Moi, je n'ai aucun pouvoir. Fils, que ta traversée soit paisible. Fils, que les ancêtres t'accompagnent, eux qui connaissent tous tes noms, tous tes visages.*

Le silence. La solitude. L'absence. Comme un étranglement. Elles n'ont su quoi en faire, comment s'en défaire, se sont contentées de regarder passer les femmes du clan, lorsque ces dernières venaient à la source, escortées par des guerriers. Ensuite, elles allaient, elles aussi, puiser leur eau. Personne ne les accompagnait. A aucun moment, lors de ces sorties, il ne leur est venu à l'esprit de s'échapper. Où seraient-elles allées ? Il n'appartient pas aux femmes d'arpenter les chemins. Les femmes incarnent la permanence des choses. Elles sont le pilier qui soutient la case. Aujourd'hui, elles se parlent, disent le serrement au cœur en voyant passer, sans un mot, leurs amies, leurs sœurs en route vers le point d'eau. Elles ne manquent à personne. La vie s'organise, se poursuit sans elles. Leurs enfants ont d'autres mères. Leurs hommes, d'autres compagnes à étreindre. Celles dont les fils n'ont pas été retrouvés savent qu'elles ne seront pas soutenues si, de leur propre chef, elles retournent sous le toit familial.

Le soleil est haut dans le ciel. Le temps s'est écoulé sans qu'elles s'en aperçoivent. Elles n'ont rien avalé depuis la mélodie qui les a fait sortir de la case. Elles n'ont pas faim. Se taisent. Chacune s'enfonce en elle-même, là où l'ombre a laissé son empreinte. Là où la voix entendue en rêve continue de résonner. L'une d'elles, Ebusi, rompt le silence : *Je vais aller voir Eyabe*, annonce-t-elle. *Et si j'ai le courage, je rejoindrai ma famille.* Celles dont les fils n'ont pas été retrouvés sont, à présent, comme une étoffe s'effilochant peu à peu. Leur solidarité n'était qu'apparence. Chacune est aux prises avec ses pensées, ses émotions. Chacune entretient, avec le fils disparu, une relation particulière enracinée dans les circonstances de sa naissance. Selon que l'enfant est né de la violence ou de l'amour, selon qu'il a vu le jour après avoir étranglé son jumeau dans le ventre de sa mère ou qu'il a fallu sacrifier des coqs avant de le montrer aux mânes du clan parce qu'il n'avait pas crié ou s'était présenté par le siège, le comportement de la mère à son égard diffère. Pourtant, elles sont toutes là. Nues, désemparées. Qu'elles espèrent le retour du fils aimé ou voient, dans la disparition du rejeté, le mal né, la main de la justice immanente.

Celles qui auraient ouvert la porte au fils se sont gardées de le faire parce que la noirceur lui voilerait la face. Elles n'étaient pas certaines qu'il s'agisse de lui. Les autres ne lui auraient, de toute façon, pas permis de loger à nouveau dans leurs entrailles. Alors, toutes ont eu le même geste, celui de ramener les genoux vers la poitrine, de glisser le bras entre les jambes, afin de condamner l'accès. Au point où elles en sont, pourquoi ne pas aborder ce sujet-là également ? Ebusi ne se pose pas longtemps la question. En se levant pour rendre visite à Eyabe, elle dit : *La nuit dernière, j'ai rêvé. Quelqu'un est venu me voir. Tout était si sombre que je n'ai pas pu voir son visage. Pourtant, je suis certaine d'avoir reconnu la voix de mon premier-né. Il voulait quelque chose. Je n'ai pas entendu. Il semblait faible...*

Ebusi expose son sentiment. Elle a quitté la nuit dans un tremblement. Son intuition lui dit que son

fils est passé par des affres dont on n'a pas idée. N'a-t-elle pas manqué de discernement ? *Mulongo* le garçon, conclut-elle en se dirigeant vers l'arrière de la case, *a peut-être quitté cette vie, je ne peux rien affirmer. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est m'adresser aux ancêtres, afin qu'ils le protègent.* Sans se soucier de la réaction de ses compagnes, elle disparaît derrière l'habitation. Les autres tendent l'oreille. Des bruits d'eau leur parviennent. La femme fait sa toilette. Apparaîtra-t-elle, comme Eyabé, le visage couvert d'argile blanche ? Elles tremblent à cette pensée.

\*

Ebeise se déplace à pas pesants. Le poids de ses inquiétudes ralentit son avancée. L'accoucheuse se demande si elle a pris les bonnes décisions, si elle s'est bien comportée à l'égard de celles dont les fils n'ont pas été retrouvés. Le doute l'assaille. En fin de compte, elle ne se rend pas chez Eyabé. Il lui faut parler à quelqu'un. Elle n'a qu'une amie, se reproche de n'être pas allée plus tôt prendre un avis auprès de la seule qui puisse l'entendre. L'unique autre femme à siéger au Conseil des anciens. Celle dont l'époux, comme le sien, a disparu après le grand feu. Elles se connaissent depuis toujours. Aussi loin que la matrone se souvienne, cette femme a fait partie de sa vie. Elles ont été initiées ensemble. Se sont mariées la même année. Ont mis au monde leurs premiers fils à quelques jours d'intervalle.

En marchant, Ebeise regarde autour d'elle. La terre, habituellement rouge, est encore striée de noir par endroits. Les femmes ont eu beau balayer au cours des trois semaines écoulées, l'empreinte du malheur ne s'est pas effacée. Quelques cases ont été rebâties, mais chaque concession familiale compte cinq ou six. Il n'y a pas de clôture, autour des maisons. Près de la porte, une excavation conférant des allures de grotte à l'habitat du clan, un pilier en bois sculpté est placé, qui représente le totem de la famille. A côté des demeures en cours de reconstruction, il n'y a pas de totem, aucune protection. L'ancienne soupire, contemplant cette désolation. Il est impensable qu'une telle chose soit produite. Pourtant, c'est là. Les cases en terre, coiffées d'un toit en feuilles de *lende*, sont maculées de longues traînées sombres, quand elles n'ont pas brûlé. Il a été décidé qu'on ne les érigerait plus si près les unes des autres. Cela a aidé la propagation du feu : il a suffi d'enflammer le toit d'une case, pour que celui d'à côté s'embrace aussitôt.

Enfin, il ne pleut pas. Les villageois peuvent, quelque temps encore, souffrir de coucher sous les étoiles. Cette attaque n'aurait pu avoir lieu durant la saison des pluies. Pendant cette période, les *Mulongo* sont isolés. Les voies qui mènent chez les *Bwele* sont difficilement praticables, les deux communautés commercent moins ensemble. L'accoucheuse a entendu parler d'autres populations, mais elle ne les connaît pas. Sans doute faut-il parcourir de longues distances au cœur de la brousse afin d'atteindre les territoires de ces clans inconnus. Jamais l'occasion ne lui a été donnée d'entreprendre un tel voyage, de découvrir les étrangers qui ont peut-être incendié le village. Pour Ebeise, comme pour tout *Mulongo* vivant de nos jours, le monde se limite aux terres de son peuple et à celles des *Bwele*. Elle n'a vu ces dernières qu'une fois, il y a bien longtemps.

Sa meilleure amie et elle, toutes nouvelles initiées, avaient eu des envies d'aventure. Elles pensent encore aujourd'hui, que de trop nombreux interdits pèsent sur les femmes, sous prétexte qu'elles ont été dotées d'immenses privilèges : donner la vie, transmettre le pouvoir de régner. Elles ne peuvent courir les chemins. La connaissance du monde ne leur est pas permise. Pourtant, lors de l'initiation, leurs aînées racontaient l'histoire du clan, évoquant avec fièvre la reine *Emene*, qui avait conduit l

siens jusqu'en leur territoire actuel, les préservant ainsi de massacres. La princesse avait été désignée par son père, le roi, pour prendre sa succession. D'où elle venait, le trône allait au premier né du souverain, quel que soit son sexe. Pour qu'un prétendant soit écarté, il fallait qu'il ait fait la preuve de son incompetence ou se soit rendu coupable d'infamies. Emene était irréprochable. Avant de quitter ce monde pour l'autre, c'était donc à elle que le roi avait remis le bâton d'autorité.

Son frère, qui s'appelait Muduru, ne l'entendait pas de cette oreille. Ayant longuement préparé son coup, il s'était assuré l'allégeance d'un grand nombre de notables, auxquels il avait promis monts et merveilles s'ils se rangeaient à ses côtés. C'était ainsi qu'aux premiers jours de son règne, Emene avait vu son peuple divisé, prêt à s'entretuer. Jamais les différends n'avaient pris cette tournure. Les affrontements, au sein de cette communauté, consistaient en des rituels dénués de violence physique. Il s'agissait de joutes verbales, de luttes dansées, de jeux d'adresse intellectuelle. Les armes, utilisées à la chasse, n'étaient, le reste du temps, que des objets d'apparat, des symboles de pouvoir. Voilà pourtant que Muduru et ses acolytes menaçaient de prendre des vies humaines. Ceux qui restaient fidèles à la jeune reine parce qu'ils connaissaient sa valeur et respectaient la parole de son père par delà la mort, étaient aussi nombreux que les autres.

Au début, la souveraine avait voulu écarter l'idée même d'une capitulation. Le bâton de commandement méritait qu'on le défende, pour qu'il ne finisse pas entre de mauvaises mains. Muduru voulait la guerre, il l'aurait, elle était prête, avait maintes fois fait ses preuves à la chasse comme dans d'autres domaines. La mort ne l'effrayait pas. Elle était le prolongement de la vie. Une simple altération de la vibration des êtres. Comme elle se préparait au combat, l'esprit du roi, son père, l'avait décidée à procéder autrement. Il était venu la visiter une nuit, pour lui rappeler la tradition en cas de conflit grave : plutôt que de faire couler le sang, l'un des deux belligérants devait quitter le pays. On ne pouvait espérer s'épanouir, bâtir quoi que ce soit de solide, s'il fallait, pour cela, enjamber les cadavres des siens. C'était ainsi qu'elle avait commencé l'exode.

La nation s'était donc fracturée, les partisans de la reine choisissant de la suivre. Ils avaient marché beaucoup. Quiconque voudrait savoir ce que sont l'espérance et la foi en l'existence, n'aurait qu'à représenter la marche d'Emene conduisant son peuple. Les aînées qui racontaient cette histoire ne pouvaient évaluer la distance parcourue, ne faisant que nommer les points cardinaux pour exprimer l'immensité de l'espace qu'il avait fallu mettre entre les gens du prince et ceux de sa sœur. Elles disaient : *Ils ont marché, marché, marché. De pongo jusqu'à mikondo où nous sommes aujourd'hui. Ils ont marché, mes filles, je vous dis, jusqu'à ce que la plante de leurs pieds épouse la terre. Jusqu'à ce qu'il soit devenu impossible de faire un pas de plus.* La matrone s'en souvenait comme si c'était hier. Serrées l'une contre l'autre dans la case où avaient été réunies les filles de leur classe d'âge, son amie et elle écoutaient, avides de précisions sur la reine Emene.

A tour de rôle puis en chœur, elles interrogeaient : *Alors, notre peuple vient de pongo ? Mais qu'était le nom du pays d'avant ? Et pourquoi jusqu'à mikondo ? Oui, pourquoi pas jedu ou mbenge ? Ah et notre tante peux-tu nous dire s'ils ont rencontré d'autres personnes durant leur voyage ? Sur ce long parcours, n'y avait-il donc âme qui vive ? Et les Bwele, qui sont aujourd'hui nos voisins, comment sont-ils arrivés là ? Quelle est l'histoire de leur migration ? Où s'arrête leur territoire, qu'on dit tellement vaste ?* Certaines de ces questions avaient des réponses. La plupart n'en avaient pas. Officiellement. Les nouvelles initiées qu'étaient alors Ebeise et son amie, sa plus-que-sœur, s'étaient mises à rêver de la valeureuse fondatrice de leur clan. Le statut des femmes avait changé au sein de la communauté, lorsque Sa majesté Emene avait rejoint le pays des morts. Son premier-né, un garçon baptisé Mulongo, recevant le bâton de commandement, avait décrété, il y avait maintenant

plusieurs générations, que le tabouret et le bâton d'autorité se transmettraient de mère en fils. Les hommes pourraient prendre plusieurs épouses, si tel était leur souhait.

On ne prononce plus le nom de cette reine du passé, en dehors des enseignements dispensés aux filles lors de leur initiation. Si un reliquaire a bien été sculpté pour l'honorer, elle n'est pas révérée. La statue fixée sur la cavité renfermant ses restes n'est pas ointe avec amour, avec respect. Son esprit ne reçoit que rarement des offrandes. Seules des femmes que l'on dit possédées par une force virile invoquent en secret la souveraine oubliée, lorsqu'il leur faut affronter une difficulté. Elles appellent *Emene*, *toi qui as marché de pongo jusqu'à mikondo pour donner une terre aux tiens, assiste-moi...* Un jour, dans leur jeune temps, alors qu'elles s'en étaient allées cueillir des herbes dans la brousse, Ebeise et son amie Eleke avaient aperçu un groupe d'hommes du clan, en route vers les terres du peuple bwele. Elles les avaient suivis, se cachant derrière les buissons, les grands arbres, retenant leur respiration. Lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour la nuit, elles en avaient fait autant.

Les adolescentes n'avaient été découvertes que le lendemain, au point du jour, alors que le convoi atteignait sa destination. On leur avait promis un châtiment, mais elles avaient pu voir une partie de Bekombo, la capitale du pays bwele. Des cases spacieuses, dont la forme n'était pas circulaire comme chez elles, et qui n'étaient pas coiffées de feuilles. Le toit de ces constructions-là était en terre. Des portes en bois ouvragé fermaient l'accès des demeures. Sur le flanc des murs, à l'extérieur, chaque famille avait peint des frises représentant le totem de la maisonnée, des formes qui énonçaient un message, relataient un événement important. Les femmes bwele dessinaient ces figures, à l'aide de morceaux de roche trempés dans de l'argile blanche, dans une décoction de plantes produisant une peinture de couleur sombre.

Chaque habitation était flanquée d'un grenier, quand il n'y en avait qu'un pour trois ou quatre familles logées dans une même concession, en pays mulongo. Les jeunes aventurières avaient reçu l'ordre de rester à l'orée de la grande cité bwele, pendant que les hommes allaient faire le commerce. Elles avaient néanmoins vu ces choses, observé, médusées, les tractations entre les hommes de leur clan et les femmes bwele. En dehors d'elles, nulle autre fille de la communauté n'avait marché jusque-là. Quand elles avaient raconté ce qu'elles avaient vu, leurs sœurs les avaient accusées d'en rajouter pour se rendre intéressantes. Elles avaient été punies de plusieurs jours de travaux domestiques au service des garçons de leur classe d'âge, échappant aux châtiments corporels grâce à la naissance noble d'Eleke. L'ancienne sourit, en se remémorant cette époque.

Elle entame, à petits pas, l'ascension de la colline où réside son amie. La montée dure une éternité lui semble-t-il. Alentour, le paysage se métamorphose. Ici, pas de cases brûlées. Des arbres feuillus déploient leurs branches au-dessus d'habitations plus imposantes que celles du commun. Les membres de la famille régnante n'ont pas été éprouvés. Leurs totems sont bien en place, se dressent fièrement vers le ciel. Ebeise sent comme une brûlure dans les cuisses, des élancements dans les mollets, mesure qu'elle grimpe. Le souffle lui manque. Un filet de sueur lui coule entre les omoplates. Bientôt elle s'arrête devant une concession voisine de celle du chef. Des gardes, arborant une coiffe en fibres végétales qui rappelle la crinière du lion, sont postés sur le chemin par lequel on pénètre dans les lieux. La reconnaissant, ils baissent la tête, s'écartent en la saluant : *Notre tante, comment as-tu quitté la nuit ?* La femme répond en hochant la tête.

Se tenant à présent devant une case, l'ancienne lance : *Eleke ooo... C'est ta sœur qui vient te voir. Pardonne-moi, j'ai tardé. Puis-je entrer ?* Une jeune femme sort aussitôt, baisse les yeux, la salue. Oui, elle peut pénétrer dans l'habitation. Son amie l'attend depuis longtemps, mais ne lui reproche rien. L'accoucheuse passe la porte d'une pièce unique, circulaire. Comme dans toutes les cases

occupées par des femmes, des pots contenant les effets personnels s'empilent le long des murs latéraux. La cuisine se fait à l'extérieur, mais les ustensiles,alebasses, mortiers et pilons, sont rangés à l'intérieur. Une coupelle en terre contient une résine odorante qui fond lentement sous l'effet des braises. Il s'agit d'écorces connues pour assainir l'atmosphère. Eleke est étendue sur sa natte fiévreuse, incapable de quitter sa couche. Une de ses brus veille sur elle. C'est la jeune femme venue accueillir la visiteuse.

La matrone sent grincer toutes ses articulations, lorsqu'elle s'accroupit pour s'asseoir près de la natte. Passant doucement la main sur le front de son amie, elle murmure : *Eleke, ce mal ne veut donc pas te laisser ? Si Mundene avait été là, il t'en aurait débarrassée depuis belle lurette...* Après avoir prononcé ces paroles, Ebeise se tait. Les picotements qui lui montent au bord des paupières indiquent l'imminence d'une crise de larmes. D'une voix un peu rauque, la malade s'adresse à sa bru : *Va donc me préparer un peu de bopolopolo, tu sais que je dois en prendre régulièrement. Passe aussi chez ta tante Elokan. Demande s'il lui reste de l'akene en réserve...* La jeune femme comprend, quitte ses aînées. Aussitôt après son départ, l'accoucheuse laisse couler ses pleurs. Son amie lui prend la main. *Fille d'Emene, qu'as-tu fait de ta force ? – Ah, ma sœur,* répond la matrone, *la puissance de notre mère m'a désertée depuis longtemps. Je m'interroge sur mes décisions. Et puis, il y a la disparition de mon époux. Il ne s'est manifesté, ni à moi, ni à notre fils aîné. Ce n'est pas normal. J'ai peur...*

Seule Eleke peut entendre l'accoucheuse prononcer de telles paroles. Il n'y a que devant cette femme-là, que l'ancienne s'autorise être une personne ordinaire, en proie à l'angoisse, à la crainte de faillir. Ebeise, dit la malade dans un souffle, *tu as raison d'avoir peur. Quelque chose de grave s'est produit...* La main dans celle de son amie, Ebeise se calme peu à peu. Tout lui semble plus clair. S'agissant de celles dont les fils n'ont pas été retrouvés, elle aurait dû s'y prendre autrement. Avec sa humilité, elle raconte les événements des semaines écoulées. La malade soupire : *Ne te fais pas tant de reproches. Il n'est pas simple d'agir au mieux, quand on ne peut s'en remettre qu'à soi. Cette bande de vieux filous n'est d'aucun secours, nous le savons, lorsque l'instant est grave. C'est à moi de regretter de n'avoir pu t'assister...* Eleke s'explique sur la nature de la fièvre qui s'est emparée d'elle le jour d'après le feu. Ce n'est pas un mal ordinaire, que l'on soigne en ingérant du bopolopolo, pour se nettoyer le sang. En tant que guérisseuse en titre du clan, elle serait aisément venue à bout d'une simple maladie. Elle aurait besoin de consulter le guide spirituel, mais il est absent. Eleke se débattait avec des visions qui l'assaillent, depuis que douze mâles du clan ont disparu. L'un d'eux, Mutimbo, est son homme. Il est celui qu'elle a épousé parce que son cœur l'avait choisi. Celui qui a accepté de ne pas prendre d'autre femme pour s'unir à elle.

N'étant pas d'extraction noble comme Eleke, il n'aurait pu doter valablement les femmes de haut rang qu'il aurait dû épouser, s'il avait opté pour la polygamie. Il n'était pas concevable de déclasser une fille issue d'une lignée prestigieuse, en lui donnant des coépouses au statut social inférieur. Lorsqu'ils se sont mariés, Mutimbo a quitté sa concession familiale pour s'établir sur la colline où résidait son élue. Il a subi, de la part de sa belle-famille, les railleries et humiliations que doivent généralement affronter les jeunes mariées. Tel est l'homme qui manque aujourd'hui à Eleke. Le lendemain du grand incendie, elle s'est aperçue qu'il n'était pas là. Que s'est-il passé lorsque le feu a pris ? De quel côté Mutimbo s'en est-il allé ? Pourquoi le croit-elle blessé ? Eleke l'ignore. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il est absent depuis trois semaines, et qu'une parole sans visage vient la visiter. Tout le monde s' imagine que la vieille délire. Pourtant, elle ne fait que répéter, à voix basse, dans un tremblement de ses lèvres asséchées par la fièvre, le propos dont l'énonciateur n'a pas de figure. Ce sont souvent des mots sans queue ni tête. La femme les restitue tels qu'ils lui sont donnés, n'entendant

pas toujours distinctement. Dans ces moments-là, elle gémit, gronde, exige d'apprendre ce qu'il est advenu de son homme, son aimé.

Après avoir décrypté les messages, elle affirme que les Bwele connaissent la réponse aux questions que se posent les Mulongo. Ils savent ce que sont devenus ceux qui n'ont pas été retrouvés. La voisine qui lui parvient, bien qu'un peu étouffée, ne cesse de le lui répéter. *Il est temps*, déclare-t-elle, *que notre chef se présente en personne devant la reine de nos voisins. Prends-le à part pour le lui annoncer. Je me méfie des affidés de son frère.* En ce qui concerne les femmes installées dans la case commune, Eleke pense que la matrone a compris son erreur. Il ne lui sera pas aisé de la réparer, mais elle pourra gagner du temps. *Ne les abandonne pas. Insiste pour qu'une délégation soit envoyée chez les Bwele, avant que le sort de nos filles ne soit scellé. Il n'est pas admissible qu'on les soumette à un rituel de purification, puisqu'elles n'ont à se laver de rien. C'est une autre mesure qu'il faudra prendre. Fais vite. Après ces journées de solitude, elles vont commencer à vaciller. La discordance prendra place au sein du groupe.*

Eleke tousse. Une quinte si sèche, si longue, qui l'ébranle si violemment, que son amie doit le soutenir des deux mains pour que son corps ne se mette pas à rouler à travers la pièce. Le corps d'Eleke est brûlant, elle a les lèvres gercées, le fond de l'œil jaune, ne semble pas s'alimenter beaucoup. Elle se plaint d'une douleur atroce à l'aîne, mais on ne sait comment la soigner, puisqu'il n'y a pas de plaie, pas la moindre égratignure. Les deux anciennes restent ensemble un moment encore, mais la matrone a fort à faire. Le chef souhaite voir Eyabe. Elle ira chercher la femme, et profitera pour rapporter au janea les paroles de son amie. Ensuite, il lui faudra rejoindre celles dont les fils n'ont pas été retrouvés. Cette journée ne lui aura laissé aucun répit. Elle n'a rien avalé, pas même quelques gorgées d'eau. Alors qu'elle s'apprête à prendre congé, Eleke lui serre la main : *Attends. Attends... Je ne suis pas la seule à entendre des choses, depuis l'incendie.* Il ne lui est pas possible de dire quels messages d'autres ont reçus. Cependant, Eleke affirme qu'une femme au moins, parmi celles dont les fils n'ont pas été retrouvés, est en communion avec son premier-né. *Tu la reconnaîtras. Ecoute ton cœur. Cette femme est courageuse. Une digne fille d'Emene. Une valeureuse représentant d'Inyi. Ne la laisse pas paraître devant les sages. Elle marchera en notre nom.*

Devant les cases de la concession, des femmes sont en train de se faire tresser par leurs servantes. Elles arboreront, sous peu, cette coiffure en cascades qui fait fureur dans le village. Celle qui a créé ce style fait partie des recluses de la case commune. Il s'agit, justement, de cette Eyabe que le chef voudrait voir. La matrone sent son cœur se serrer. Chacune de celles dont les fils n'ont pas été retrouvés a une fonction précise dans le village. Chacune apporte quelque chose à la communauté et possède une sensibilité unique.

Alors que les noms, les visages, les qualités de ces femmes lui reviennent, l'ancienne se reproche d'avoir oublié cela le jour où, prenant soin de se tenir à bonne distance de la case commune, elle leur avait froidement appris sous quel régime il leur faudrait vivre dorénavant. *Je n'étais pas moi-même, je n'étais pas en moi*, chuchote-t-elle. *Emene, notre mère, daigne m'assister, afin que je ne m'égarer plus.* *Inyi, Toi qui es vérité, justice et harmonie, accorde-moi de respecter Tes principes durant les épreuves qui frappent notre peuple. Et*, conclut-elle en réprimant un sanglot, *pardonne à Ta fille d'avoir agi sans solliciter d'abord Ton concours.* La matrone a les yeux humides, en atteignant la sortie de la concession. Le jour va décliner. Le soleil a revêtu ses atours féminins pour devenir Enange, baigner la terre d'un doux éclat, se soustraire discrètement au regard des humains. Laisser place à la nuit. Alors

il entamera sa traversée du monde souterrain, repaîtra après avoir affronté, puis terrassé le monstre nommé Sipopo.

Ebeise tient à se présenter aux occupantes de la case commune avant l'obscurité. Elle a l'impression de n'être plus capable de penser. Trop d'émotions se bousculent en elle. Elle vient de quitter son unique amie avec la crainte de ne pas la revoir, tant cette dernière lui a semblé fragile. Les paroles qu'elle a voulu lui adresser, rassemblant pour cela ses maigres forces, l'ont davantage épuisée. L'accoucheuse se raisonne. Les humains ne décident pas qui doit vivre ou mourir. Seul Nyambi, l'Incréé, l'entité qui est à la fois Mère et Père de ce qui vit, connaît le moment et la manière. En cet instant, celle qui passe pour une femme à poigne n'a conscience que de ses faiblesses. Parfois, elle voudrait être de celles qui n'attirent pas l'attention, de celles dont rien n'est attendu... Sa foulée est trop lente à son goût. L'ancienne voudrait courir vers la demeure d'Eyabe, rejoindre au plus vite celles qui sont demeurées dans la case commune. Les yeux rivés sur le chemin, elle évite de se laisser distraire par le spectacle alentour, ne sourit pas au son des chants de force qu'entonnent des hommes occupés à la reconstruction d'une habitation. Elle n'adresse pas une parole à deux adolescentes pilant en cadence le mbaa du repas. Pourtant, tous l'émeuvent. Si profondément, d'ailleurs, qu'elle ira étreindre chacun, si elle s'écoutait. Sitôt après l'incendie, des décisions ont été prises, qui visaient d'effacer les traces du drame. On n'a pas parlé. On n'a pas su quoi dire.

Si Mwititi est aussi la forme que prennent les silences, ce n'est pas uniquement au-dessus de la case commune qu'elle s'est accrochée. C'est pour la dissiper que les hommes chantent, que les filles s'astreignent à garder le rythme, alors qu'elles écrasent les tubercules à servir ce soir. L'incendie, l'arrachement au clan de douze mâles, la réclusion de dix femmes, ont enténébré le quotidien de Mulongo. Ce n'est pas elle qui prétendra le contraire. Depuis, le sommeil l'a désertée. Depuis, ses coépouses dorment dans la même case. Le jour durant, elles déploient des trésors d'habileté pour éviter les interrogations de leurs enfants, qui s'enquêtent de ce qu'il est advenu du père. Les a-t-ils quittés ? Tous le savent assez puissant pour affronter n'importe quelle situation, c'est ce qu'ils ont toujours entendu dire. Alors, quoi ?

Ebeise marche tête baissée. Ainsi, nul ne voit ses larmes, ne devine sa détresse. Pleurer l'aide à avancer plus vite. Cela n'abolit guère le tourment, mais un peu d'angoisse la quitte. Elle a les yeux secs, la tête haute, en arrivant dans la concession familiale d'Eyabe. On la salue avec déférence. Elle s'écarte de son chemin. La matrone semble savoir exactement où aller, ce qui ne surprend personne. Jamais on n'a vu cette femme en proie à l'hésitation. Lorsqu'elle se tient devant la case d'Eyabe, on s'attend à ce qu'elle ordonne à cette dernière de sortir, lui signifie la sanction du Conseil à son endroit, pour avoir osé quitter la case commune. La voix de l'accoucheuse est douce quand elle appelle, demande la permission de pénétrer dans la demeure. De l'extérieur, on ne voit pas l'occupante des lieux, allongée dans un coin, sous la moitié de mur qui préserve encore son intimité. Sa parole parvient à tous : *Entre donc, notre tante.*

Comme Ebeise pénètre dans la case, son hôtesse ne prend pas la peine de se lever, se contente de lancer : *Tu m'excuseras, notre tante, je suis fatiguée.* L'ancienne hoche la tête, s'assied à terre, ne fait aucune remarque concernant le fait que la femme se soit coupé les cheveux à la manière des endeuillées. Les mèches ont été rassemblées dans un pot de terre, attendant d'être brûlées, afin que nul ne s'en serve à des fins occultes. Sans savoir pourquoi, la matrone n'informe pas Eyabe que le chef demande. Passant simplement la main sur le visage de celle dont le fils n'a pas été retrouvé, elle dit : *Il ne faut pas rester ici.* La femme répond : *Je n'en ai pas l'intention.* – *Bien,* poursuit l'ancienne, *nous allons brûler tes cheveux, et quitter les lieux.* Eyabe murmure qu'elle n'en n'a pas eu le courage.

tout à l'heure, il y avait tant de monde autour, cette fleur aussi, mais il faut impérativement qu'elle déterre ce qui reste du placenta... Impossible de s'en aller sans cela. Là encore, l'ancienne ne pose pas de questions. Elle a compris.

Dès l'orée de cette case en partie détruite, une paix est descendue sur elle. Ce n'est pas l'effacement de la tristesse, il s'agit d'autre chose. Déjà, avant de se tenir face à elle, Ebeise pensait nécessaire de protéger Eyabe, de la mettre à l'abri des foudres du Conseil. A présent, il s'est logé en elle une certitude : cette femme est bien celle dont lui a parlé son amie. Alors, elle lui explique : *Il n'y a plus que de la terre, maintenant. Tu peux en prélever la quantité nécessaire, j'irai avec toi. D'abord nous allons brûler tes cheveux.* En chuchotant ces mots, l'ancienne regarde par-dessus le mur. La coépouse d'Eyabe se tient à quelques pas de là, tentant de saisir une parole au vol. Les yeux de la vieille la font reculer, se détourner. *Cette femme a envoyé un enfant au janea pour te dénoncer.* marmonne Ebeise. *Allons.*

\*

En sortant de la concession familiale d'Eyabe, les deux femmes ont rencontré Ebusi, qui venait de quitter la case commune, s'étant, elle aussi, badigeonnée d'argile blanche. La matrone a ordonné : *Vas trouver le janea. Dis-lui qu'Eyabe ne peut le voir pour le moment. Apprends-lui que je passerai la nuit dans la case commune, que je le supplie de venir en personne m'y trouver.* Avant que la moindre pensée ne se soit formée dans l'esprit d'Ebusi, qui avait ses propres projets, l'ancienne a entraîné sa compagne. Cette dernière tenait, entre les mains, un pot dans lequel elle avait recueilli un peu de terre en prenant soin de préserver la fleur découverte sous les racines de l'arbre, comme une promesse de renaissance. Elle n'a pas vu Ekési, sa coépouse, tourner autour de l'excavation où elle a contempné cette floraison inattendue. Il fallait qu'on y tienne, à cette petite chose fragile, pour la laisser intacte. Le reste de la famille l'observait, lui rappelant que cela ne se faisait pas, d'approcher l'arbre sous lequel le placenta d'une femme avait été déposé. C'était, avait-on expliqué, comme toucher les parties intimes de cette dernière. Haussant les épaules, Ekési a répliqué : *Il n'y a plus là ni arbre, ni placenta.* Comme elle tournait les talons, une intention prenait solidement racine dans son cœur. Plus tard, lorsque nul ne soupçonnerait rien, elle irait noyer cette fleur en urinant dessus.

Voyant Eyabe revenir avec la matrone, celles dont les fils n'ont pas été retrouvés ne savent qu'en penser. Elles remarquent la chevelure rase de leur compagne, s'imaginent qu'on vient les soumettre à un rituel qui entérinera leur statut d'endeuillées. Certaines n'en ont pas envie, préférant qu'un espoir leur soit laissé. Un peu d'espoir. Trois semaines ne leur suffisent pas pour songer à leur fils comme à un âme devant se frayer un passage vers l'autre monde. Elles veulent le revoir en vie. Qu'il réapparaisse avec ses frères, le sourire aux lèvres, et dise : *C'est idiot, nous nous étions perdus dans la brousse.* Que le village entier rie de ces jeunes initiés, encore incapables de trouver leur chemin au cœur de l'enchevêtrement végétal qui entoure les terres du clan. Que la communauté organise un banquet, que l'on se gave des jours durant, pour fêter le retour des premiers-nés de cette génération.

D'autres n'en ont cure, ne rêvent pas de revoir le fils volatilisé. Pour elles, il est temps d'en finir. Qu'au moins, il se passe quelque chose. Cette réclusion, cette relégation, ne peut plus durer. Alors qu'on les tonde, s'il n'y a que cela, pour qu'une vie normale leur soit à nouveau permise. Qu'on les scarifie s'il le faut, qu'on fasse brûler des écorces favorisant l'oubli. Ce garçon que l'on n'a pas revu



- [\*Absolute Music: The History of an Idea here\*](#)
- [\*\*download online The Pearl\*\*](#)
- [Why Should White Guys Have All the Fun?: How Reginald Lewis Created a Billion-Dollar Business Empire pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Lineages of the Absolutist State \(Verso World History Series\) online](#)
- [The Paleo Solution: The Original Human Diet online](#)
  
- <http://yachtwebsitedemo.com/books/Sustainable-Graphic-Design--Tools--Systems-and-Strategies-for-Innovative-Print-Design.pdf>
- <http://drmurphreesnewsletters.com/library/Awkward-Moments--Not-Found-in-Your-Average--Children-s-Bible--Volume-1--Illustrating-the-Bible-Like-You-ve-Neve>
- <http://www.uverp.it/library/Why-Should-White-Guys-Have-All-the-Fun---How-Reginald-Lewis-Created-a-Billion-Dollar-Business-Empire.pdf>
- <http://toko-gumilar.com/books/A-Farewell-To-Arms.pdf>
- <http://aneventshop.com/ebooks/The-Paleo-Solution--The-Original-Human-Diet.pdf>